

Dans notre formation à l'accompagnement des malades et des personnes en deuil, nous avons prévu deux rencontres qui s'articulent ainsi :

« Jésus...

1. ayant aimé les siens qui était dans le monde,
2. les aima jusqu'au bout. »

Dans la première rencontre, nous avons vu, dans l'Evangile, comment Jésus, pendant sa vie terrestre, a aimé les gens. Nous allons aujourd'hui contempler le « jusqu'au bout » de l'amour de Jésus, comment il est ouverture vers le « plus grand ».

Pour dire cela autrement, nous pourrions dire que nous allons passer de l'Evangile de Jésus à l'Evangile de Paul (ou encore, pour employer des mots savants, du kérygme de Jésus au kérygme des apôtres). Dans l'Evangile de Marc, le début de l'action de Jésus est présenté ainsi : Il proclame l'Evangile en ces termes :

"Le temps est accompli
et le Règne de Dieu s'est approché.
Convertissez-vous
et croyez à la Bonne Nouvelle (Evangile)"

Et en quoi consiste ce règne de Dieu ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais il me semble qu'une des expressions les plus claires s'en trouve dans le Ps 146 (145) :

Heureux qui s'appuie sur le Dieu de Jacob,
qui met son espoir dans le Seigneur son Dieu
lui qui a fait le ciel et la terre
et la mer et tout ce qu'ils renferment !

Le Seigneur ouvre les yeux des aveugles,
le Seigneur redresse les accablés,
le Seigneur aime les justes,
le Seigneur protège l'étranger.

Il garde à jamais sa fidélité,
il fait justice aux opprimés ;
aux affamés, il donne le pain ;
le Seigneur délie les enchaînés.

Il soutient la veuve et l'orphelin,
il égare les pas du méchant.
D'âge en âge, le Seigneur régnera :
ton Dieu, ô Sion, pour toujours !

Comme nous l'avons vu la dernière fois, c'est non seulement ce que Jésus *dit*, mais aussi ce que Jésus *fait* : annonce du Règne de Dieu par la parole et par l'action.

Après Pâques, les disciples vont reprendre la même mission : annoncer la Bonne Nouvelle du Règne de Dieu, mais désormais en passant – transformation radicale – par le mystère pascal. Cf. le document sur l'Evangile de Paul (1 Co 15)...

Mais revenons à l'Evangile de Jean.

L'Heure et le lieu

L'aboutissement de la vie terrestre de Jésus se présente sous le signe d'un temps très particulier, « l'Heure » de Jésus et sous le signe du passage d'un lieu à un autre : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. » L'Heure de Jésus,

temps-limite est tout à la fois la soirée du Jeudi Saint, le moment de sa montée sur la croix, de son « exaltation » auprès du Père, et, aujourd'hui, le temps de l'Eglise. Vision étonnante de l'Evangile de Jean... C'est pour cela que, dans le Récit des Adieux, les verbes sont tantôt au présent, tantôt au futur : le Jésus qui parle est encore le Jésus terrestre présent à côté de ses disciples pendant le dernier repas et déjà Jésus Seigneur, dans la gloire du Père qui veille sur son Eglise... La Pâque d'Israël était « passage », sortie d'Egypte, traversée de la mer, mise en route vers la Terre Promise. La Pâque de Jésus est départ vers le Père, pour nous préparer le chemin comme il le dira au début des discours (14,2).

Ce Récit des Adieux de Jésus nous place d'emblée devant la question ultime. Comme le note le grand texte de Vatican II, *Gaudium et Spes* (N 18) :

« C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet. L'homme n'est pas seulement tourmenté par la souffrance et la déchéance progressive de son corps, mais plus encore, par la peur d'une destruction définitive. Et c'est par une inspiration juste de son coeur qu'il rejette et refuse cette ruine totale et ce définitif échec de sa personne. Le germe d'éternité qu'il porte en lui, irréductible à la seule matière, s'insurge contre la mort. Toutes les tentatives de la technique, si utiles qu'elles soient, sont impuissantes à calmer son anxiété: car le prolongement de la vie que la biologie procure ne peut satisfaire ce désir d'une vie ultérieure, invinciblement ancré dans son coeur. »

Les gestes et les paroles de Jésus vont nous révéler le « jusqu'au bout » de l'amour et le « jusqu'au bout » de la joie (cf. 15,11 ; 16,22 ; 17,13), mais c'est à travers l'épreuve, épreuve de Jésus et épreuve des disciples.

Le Serviteur

Dans le geste du lavement des pieds, l'amour jusqu'au bout s'exprime comme une humilité extrême. Ce n'est pas seulement la bienveillance d'un puissant qui dispense ses bienfaits. Ce n'est pas le simple geste de l'ami qui rend service. C'est un dépouillement total. Cette action-là était normalement dévolue au dernier des serviteurs. On ne pouvait même pas exiger cela d'un esclave juif ! La manière dont Jn la raconte souligne que derrière ce signe, il faut voir la mort de Jésus en croix. Par exemple « il dépose ses vêtements » fait allusion à l'action du Bon Pasteur qui donne sa vie (Jn 10,11) ou au plus grand amour qui consiste à donner sa vie (15,13). En effet en grec, « donner sa vie » se dit littéralement « déposer son souffle ». Comme les pieds sont le point le plus bas du corps, Jésus descend au plus bas du service. A vrai dire, si chacun des disciples était aussi plein d'amour que Pierre à l'égard de Jésus, il n'y aurait pas de problème ! se faire le serviteur de quelqu'un qui vous aime ne peut faire que du bien. Mais voilà : parmi ceux à qui Jésus lave les pieds, il y a Judas à qui Jésus donnera tout à l'heure la bouchée, Judas qui apparemment acceptera le don, mais qui partira dans la nuit pour provoquer la mort de Jésus. En se mettant aux pieds de Judas, en se mettant à son égard dans une attitude de service et de don, Jésus prend un risque terrible, puisqu'effectivement Judas va rendre la mort à qui lui donne la vie. C'est ce qu'exprime la citation du Ps 41 qui vient articuler l'un à l'autre les deux gestes : « Celui qui mangeait mon pain a levé contre moi le talon ».

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous sur cette attitude d'humilité à laquelle Jésus nous invite avec tant d'insistance. Comme nous le disions au cours d'une formation précédente, l'accompagnement des familles en deuil est une grande école d'humilité :

Humilité devant la grandeur de la question. La question de la mort et de la souffrance n'est pas une question parmi d'autres. C'est LA question. Question à laquelle nul n'échappe et qui reste pour une grande part insoluble. La question de Dieu devant la souffrance et la mort de l'homme, c'est ce qu'on appelle la « théodicée », d'après un mot grec qui signifie le « procès de Dieu » ; Dieu est sommé de rendre des comptes ; il est mis en examen... cette question n'est pas une sorte de piège inventé par des in-

croissants comme une arme contre les religions, c'est la question incontournable qui se pose aussi bien au croyant qu'à l'incroyant et devant laquelle il faut bien se situer, à moins qu'on ne préfère se boucher les yeux et les oreilles et attendre que ça se passe... mais alors on est plus ou moins forcé de se couper des autres ; en tout cas de ne pas les écouter quand ils crient leur détresse. Je parle d'humilité parce que devant cette question, nous sommes tout petits ; nous sommes tous tout petits... et peut-être que la vraie grandeur est de reconnaître cette petitesse... Donc « heureux ceux qui ont un cœur de pauvre... »

Humilité aussi pour être plus proche des gens vers qui nous sommes envoyés en mission : le défunt et ses proches. Le défunt : la vie d'un être humain vient de s'achever. On peut la contempler tout entière en quelque sorte, et cela demande un infini respect. Ses proches : ils sont très profondément blessés, ou au moins fragilisés par ce deuil ; envers eux, il faut faire preuve d'une infinie délicatesse : « heureux les doux... » (le mot grec employé ici par l'évangéliste signifie à la fois « humble » et « doux »). Souvent dans nos partages les témoignages montrent que nous trouvons cela difficile, que nous avons peur de ne pas être assez compétents, de ne pas savoir faire, de ne pas pouvoir trouver les mots justes...

Humilité enfin, parce que nous ne sommes pas là pour notre propre gloire, nous ne sommes pas là pour nous faire valoir, pour soigner notre narcissisme. Nous ne sommes pas à notre compte. Nous sommes là parce qu'envoyés en mission par l'Eglise ; envoyés, par amour, au service de ceux qui souffrent. Les évêques de France nous l'ont rappelé dans un document qu'ils ont consacré à la question : il est essentiel que cet accompagnement des familles en deuil soit pris en charge par l'Eglise entière.

(Formation à l'accompagnement des familles en deuil, Hesdin, 2012)

Le « Plus Grand »

Mais dans l'humilité extrême de Jésus, c'est la toute puissance de Dieu qui se révèle, et c'est là, précisément le mystère, mystère de lumière...

Sautons tout de suite au commencement du premier discours (13,31s). Après le départ de Judas dans la nuit s'élève dans le silence la parole de Jésus, extraordinairement solennelle : « Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié ; et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même et c'est aussitôt qu'il le glorifiera. »

Ceux d'entre vous qui ont suivi l'Année Diocésaine de Formation se rappellent que dans le cours sur la résurrection de Jésus, nous avons repéré les multiples langages qui servent à dire ce qui arrive à Jésus après sa mort : le langage de résurrection (se réveiller, se relever), le langage de la vie (Jésus était mort, il est vivant) et enfin les langages – ou plutôt les langages – de la glorification, de l'exaltation, de la montée vers le Père, etc. qui montrent comment ce qui arrive à Jésus et ce qui nous est promis dépasse infiniment une simple sortie de la mort, une simple « revivification ».

Rappelons aussi à quel point le langage de la « gloire » et de la « glorification », qui aujourd'hui peut nous paraître étrange, voire désagréable, est dans l'univers biblique, d'une très grande richesse. La gloire, ou la splendeur est conçue dans l'ancien orient comme une lumière, un rayonnement qui peut être effrayant comme l'éclair ou l'ardeur du guerrier ; ou qui peut être attirant comme la beauté ou le charme, ou la grâce de la jeune fille. On en trouve un bel exemple dans le rayonnement du visage de Moïse, dans l'Exode, quand il vient de rencontrer Dieu dans le sanctuaire du désert... En Hébreu, le mot kabod, qui exprime cette gloire, dit d'abord ce qui a du « poids », comme l'or, ou les troupeaux de bêtes bien grasses, ou encore les lourdes nuées d'orage. Dans notre langage d'aujourd'hui, je trouve que l'équivalent en serait l'idée de « valeur ». Enfin, dans le monde grec la « gloire » a plutôt le sens de réputation : ma gloire, c'est l'opinion que les autres ont de moi. C'est le sens qui prévaut dans notre culture.

Qu'est-ce que tout cela nous dit de la phrase solennelle prononcée par Jésus ?

« Maintenant le Fils de l'homme a été glorifié ; et Dieu a été glorifié en lui. » Dans les actions du dernier repas, qui symbolisent sa mort en croix et disent en même temps le sens de son existence terrestre, Jésus a manifesté qui il est, à savoir le Fils de l'Homme et le Fils de Dieu. Dans le même mouvement, il a manifesté qui est Dieu, amour total et totalement gratuit.

« Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même et c'est aussitôt qu'il le glorifiera. » Le Père va prendre le Fils dans sa gloire, dans cet univers de lumière, de beauté, d'amour qui est la vie même de Dieu. On pourrait aussi bien ici évoquer la vie de l'Esprit Saint dont il sera question à partir de 14,15, ou la sainteté de Dieu, dont parlera Jésus au ch. 17....

En Jésus, au cours de sa vie terrestre, jusqu'à la croix, c'est la puissance même de Dieu qui est à l'œuvre : « je vous ai dit cela, avant que cela n'arrive, pour que vous croyez, quand cela arrivera, que JE SUIS. » Déjà cela nous était annoncé dès les premiers versets (13,2-3), l'affrontement entre Satan qui fait de Judas son instrument et le Fils de Dieu a qui le Père a remis tout pouvoir. C'est cela que ne peut comprendre Pierre, qui refuse l'abaissement de Jésus (13,8) et, un peu plus loin (13,37) s'imaginera qu'il peut, lui, donner sa vie pour Jésus. Non, il faut que Dieu nous aime le premier, il faut qu'en Jésus il manifeste la toute puissance et la toute gratuité de son amour...

Le serviteur et les serviteurs

Et le plus fort est qu'à partir de là, quand sera franchi, si l'on peut dire le cap du mystère pascal, les disciples de Jésus deviendront à leur tour porteurs du même mystère. A l'image de Jésus ils deviendront serviteur (13,16). Mais ils participeront de son mystère : ils feront les actions « plus grandes », ils porteront du fruit « en plénitude », ils accéderont à la connaissance plus grande, bref, ils seront porteurs de Dieu et de sa sainteté :

13,20 : Amen, amen, je vous le dis, qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit, et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé."

14,12 : Amen, amen, je vous le dis, celui qui croit en moi, les oeuvres que je fais, lui aussi les fera ; et il en fera même de plus grandes, parce que je vais vers le Père.

15,7 Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous arrivera. 8 En cela mon Père est glorifié : que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez mes disciples.

16,13 Quand viendra Celui-là, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière; en effet il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il entendra, et vous annoncera les choses à venir.

17 Sanctifie-les dans la vérité: ta parole est vérité. 18 Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi, je les ai envoyés dans le monde. 19 et pour eux, moi, je me sanctifie moi-même, pour qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés en vérité.

Quand le Concile Vatican II nous dit (Lumen Gentium N° 1) que l'Eglise est « en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire le signe et l'instrument de la communion intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain », il ne fait que prolonger ce que dit l'Evangile dans ces paroles-sommets.

La barrière infranchissable

Après son annonce solennelle de la glorification du Père et du Fils, Jésus continue (13,33) : « Petits enfants, c'est pour peu de temps que je suis encore avec vous. Vous me cherche-

rez, et comme je l'ai dit aux Juifs: où je vais, vous ne pouvez venir, à vous aussi je le dis à présent. »

Les disciples vont se retrouver dans la situation des « juifs »¹ ou du « monde ». D'abord en ce sens que la mort va les séparer de Jésus. Pour l'homme, la mort est la barrière infranchissable (ce que symbolise la pierre qui ferme le tombeau dans les récits du matin de Pâque). Quand on se trouve devant la mort – par exemple avec des familles en deuil – il ne faut surtout pas oublier que notre raison et notre langage sont radicalement incapables de saisir tout ce qui concerne l'au-delà. La mort est en effet pour l'homme la limite ultime. Il est illusoire d'imaginer que la science peut donner des informations sur l'au-delà, puisque "l'au-delà" est par définition hors de notre atteinte.

Et non seulement les disciples vont se trouver séparés de Jésus par la mort, mais leur situation sera plus tragique encore : ils vont se trouver plongés dans le monde des adversaires de Jésus et de son Père, donc dans un monde de péché, comme Jésus l'annoncera dans le troisième discours (à partir de 15,18). Ils vont se trouver persécutés à mort et victime du pire des mensonges : « L'heure vient où tout homme qui vous tuera pensera rendre un culte à Dieu. »

Mais revenons au début du premier discours, quand Jésus annonce la séparation, plongeant les disciples dans le désarroi. Tout ce discours va se développer sur la thématique « séparation / réunion », depuis les questions angoissées de Pierre et l'annonce de son reniement, qui ne va rien arranger, jusqu'aux promesses des vv. 14,15 et suivants : « je ne vous laisserai pas orphelin... je viens à vous... le Père et moi ferons chez le disciple notre demeure... » Et ces promesses de retrouvailles – et même plus : d'intériorisation – sont concomitantes avec la promesse de l'envoi de l'Esprit Saint. Déjà, en étudiant les rencontres de Jésus dans l'Évangile de Luc, nous avons remarqué que le « salut » n'est pas autre chose que la rencontre de Dieu en Jésus-Christ, la communion avec les personnes divines.

Dans le troisième discours (à partir de 15,18) on trouvera un cheminement sensiblement parallèle, mais encore plus contrasté, encore plus dramatique : depuis la séparation et la persécution à mort que nous évoquions plus haut jusqu'à la parabole de la naissance et à la connaissance parfaite (16,20ss). Notons que dans cette partie aussi, la promesse de l'Esprit Saint apparaît comme une médiation essentielle.

Mais, me direz-vous, que tirer de tout cela en ce qui concerne notre tâche : accompagner des personnes malades ou en deuil ?

- D'abord que tout repose sur la confiance en la promesse de Jésus. C'est cette confiance que Jésus réclame : « Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » (14,1) Toute notre assurance, toute notre espérance repose sur cette confiance. Et elle est le terrain le plus solide qui soit. Cela me fait penser à ces mots du Pape François, au début d'une prédication de retraite : « Cette espérance spirituelle est beaucoup plus que de l'optimisme. Elle n'est pas tapageuse, elle ne craint pas le silence. Au contraire, elle s'enfouit en nous comme la sève dans les racines en hiver. L'espérance est certaine, c'est le Père de la vérité qui nous la donne. Elle fait la différence entre le bien et le mal. Elle ne voue pas un culte à la réussite : elle ne verse pas dans l'optimisme ; ni ne se complaît dans l'échec : elle n'est pas pessimiste. Puisque l'espérance distingue le bien du mal, elle est appelée au combat ; et elle lutte sans anxiété ni illusion, avec l'assurance de celui qui sait qu'il poursuit un objectif certain, ainsi qu'il est dit dans la Bible : « nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiège, et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée. » (He 12, 1). C'est précisément ainsi que nous allons commencer ces Exercices spirituels : en deman-

¹ Quand le 4^e Évangile parle des « juifs », l'expression paraît anachronique, puisque dans les Évangiles, à peu près tous les acteurs sont juifs. Cette appellation est comme un terme codé pour désigner, non pas tous les juifs, mais essentiellement les adversaires de Jésus. De même le « monde » est comme un terme codé, mais qui peut avoir plusieurs sens : tantôt le monde créé tout simplement, tantôt le monde que Dieu aime, mais souvent le monde en tant qu'adversaire, dominé par le « prince de ce monde »

dant la grâce d'une espérance combative. » (*Amour, service et humilité*, éd. Magnificat, 2013)

- Ensuite que, si je m'engage dans ce chemin de confiance, sur ce chemin qui est Jésus lui-même, il me promet, comme nous le disions à l'instant, des actions, des fruits, une connaissance étonnantes, au-delà ce que nous pouvons réaliser, ainsi qu'une joie « parfaite », cela allant de pair, répétons-le, avec l'action de l'Esprit Saint.
- Enfin que même si ce chemin passe par de multiples épreuves, quelquefois terribles, et qu'il y a bien de quoi avoir peur (nous aussi nous connaissons ces peurs...) il m'assure qu'il n'y a pas de commune mesure entre la force et la ruse de l'adversaire, celui qu'il appelle le « prince de ce monde, et la toute puissance et la toute Vérité de Dieu et de son Esprit Saint, le « Paraclet ».

Le commandement nouveau

Revenons à l'introduction solennelle des discours (13,31-35) : après avoir annoncé la glorification et l'épreuve, Jésus remet aux disciples, comme un viatique, le commandement « nouveau ». On se demande souvent en quoi ce commandement est nouveau. Il me semble que quand on lit l'ensemble du Récit des Adieux, la réponse vient tout naturellement : ce commandement est nouveau parce qu'il est celui de Jésus : *comme je vous ai aimés*. Il est nouveau parce qu'il n'a de sens et n'est faisable que parce que Jésus a ouvert le passage. D'ailleurs Jésus dira à la fin de ce premier discours (14,27) : « Je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne... », comme il dira encore « ... pour que ma soit en vous, accomplie... » (15,11).

Cet amour, cette paix, cette joie sont nouveaux parce qu'ils dépendent directement de Jésus et de son mystère pascal. Ils sont la marque originale du chrétien. Une réelle originalité, inaliénable ! Mais attention, n'allons pas nous imaginer que cela nous procure une sorte de supériorité (nous avons si facilement tendance à revenir en arrière, vers notre vanité : moi d'abord, moi au dessus des autres...). La nouveauté et l'originalité de ce commandement sont à comprendre, dans la logique du lavement des pieds, de l'amour humble désintéressé, de la participation aux épreuves du Christ serviteur.

Cette démarche est intégralement pour les autres. En vivant le commandement nouveau les disciples participent ipso facto à l'œuvre de glorification, de révélation divine : « C'est à cela que tous vous reconnaitront pour mes disciples, à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Et le but ultime, comme on le verra à la fin de la grande prière de Jésus (17,20-23), est que tous puissent avoir accès à l'amour divin :

« Et moi la gloire que tu m'as donnée, je (la) leur ai donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient achevés dans l'unité, pour que le monde connaisse que toi tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. »

Pour plus d'information voir le site de P. Agneray :
<http://www.paulagneray.com/resurrection>